

1

LE 22 SEPTEMBRE 1984

«Je n'ai pas décidé de faire
ce métier pour être connue,
mais pour être reconnue.»

Mylène Farmer

20h35. Le générique de «Champs-Élysées», l'émission mythique de Michel Drucker, résonne dans les foyers de millions de téléspectateurs. Sur l'écran, l'Arc de triomphe laisse place à la plus belle avenue du monde, scintillante de l'éclat de milliers de guirlandes, puis au tapis rouge menant à l'entrée du studio Gabriel. Des limousines se garent les unes après les autres. Des stars en descendent. Le grand Gilbert Bécaud, pour commencer. Puis une jeune femme aux cheveux longs, au teint très pâle, vêtue d'une robe cache-cœur noire. Un bonjour un rien apeuré à la caméra. La voilà qui tourne le dos, légèrement vacillante sur ses talons hauts. Disparue, déjà. Mais nombre de téléspectateurs ont reconnu celle par qui le scandale est arrivé en ce début d'automne. Une certaine Mylène Farmer, jeune interprète franco-canadienne de vingt-trois ans, qui

chante d'une voix très douce un titre composé et produit par Laurent Boutonnat et Jérôme Dahan : *Maman a tort*. 100 000 exemplaires vendus, et un joli remue-ménage dans les médias.

Et pour cause ! *Maman a tort* raconte l'histoire d'une fillette hospitalisée et pleine d'amour pour son infirmière, ce que réproouve bien sûr sa maman. Apologie de l'homosexualité enfantine ou simple provocation ? Aujourd'hui encore, toutes les hypothèses restent permises. Quoi qu'il en soit, grâce aux quelques strophes de son premier single, l'image de Mylène est scellée. Provocatrice et glamour, hors norme et terriblement attirante. Certes, la jeune femme n'est pas Jeanne Mas, qui triomphe à cette époque avec *Toute première fois*. Mais Michel Drucker en mettrait sa main au feu : auréolée du miniscandale de *Maman a tort*, elle devrait tout de même connaître un joli succès.

Bien qu'étant quasi inconnue, la jeune femme a droit au même traitement que les autres invités. Flashes d'appareils photo, limousine, égards. En coulisses, elle savoure le champagne et les petits fours qu'on lui offre. Et tant pis si l'atmosphère empeste la fumée de cigarette dans ce couloir étroit et sinueux qui dessert les loges brillamment éclairées par les spots de miroirs à maquillage ! Ici, tout respire le faux luxe dont on entoure les invités. De quoi oublier le trac souvent attaché aux lieux ? En ce qui concerne Mylène, rien de moins sûr. Pour être ambitieuse, la jeune femme n'en est pas moins d'une timidité malade. Chanter en public lui pose déjà un problème quasi insurmontable. Alors répondre aux questions d'un interviewer tel que Michel Drucker ! Il y a fort à parier que Mylène se demande comment elle va y arriver. D'autant que

son échange avec Philippe Bachmann dans « La Vie à plein temps » sur FR3, le 22 mars précédent, a viré au désastre. Mal à l'aise dans une veste rose trop ample surmontée d'épaulettes dignes de la tenue des footballeurs américains, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes sans cesse en mouvement à cause de sa nervosité, elle a bredouillé des banalités à peine audibles. Et quand il a fallu chanter, ça a été en play-back, et totalement raté. Un pur cauchemar ! Ce soir, elle doit balayer tout cela d'un revers de main et aller de l'avant. Bertrand Le Page, le manager à qui elle doit son succès et son look actuel, le lui a instamment demandé. Elle n'a pas le droit à l'erreur. Un « Drucker », comme on dit, ça peut faire basculer une carrière dans le bon sens...

— Bonsoir, Mylène.

Françoise Coquet, le bras droit de Michel Drucker, vient la saluer. D'un bref coup d'œil, elle la jauge. Cette petite jeune fille qui semble perdue dans sa loge étouffante va-t-elle être « bonne » ? En tout cas, physiquement, elle a un gros potentiel. Silhouette mince, mais poitrine bien galbée, jambes longues, petit minois de chatte. Si le ramage ressemble au plumage, elle va « cartonner ». À condition bien sûr qu'elle soit convenablement coiffée et maquillée : une télévision, ça se prépare. Il faut donner du volume à sa crinière et mettre en relief son teint diaphane pour séduire l'œil glacial des caméras. Rien de très compliqué. Déjà, la maquilleuse et le coiffeur arrivent. Des pros de la télé, habitués à tirer le meilleur parti de leurs invités – aux lumières ensuite de faire le reste. Le public serait bien souvent étonné de voir combien elles embellissent l'un ou l'autre. Mylène le sait déjà, même si elle n'est pas encore une habituée. Alors, elle se prête

au jeu. Un bébé star, qui surveille d'un œil critique l'avancée des choses et n'hésite pas à donner son avis. Encore très jeune, elle a des idées bien arrêtées sur son image. Bien malin celui ou celle qui saura les faire évoluer...

Il est un peu plus de 21 heures à présent. L'émission a trouvé son rythme. Mylène est prête. Elle attend dans sa loge qu'on vienne la chercher. Pense-t-elle, à cet instant, à ses parents, Max et Marguerite Gautier ? Elle sait en tout cas qu'ils sont, comme des millions d'autres Français, devant leur poste. Et elle parierait qu'ils se demandent, une fois encore, d'où elle tient son besoin forcené de se faire remarquer. Parce qu'eux deux, il est vrai, sont plutôt effacés...

— Mademoiselle Farmer ? On y va.

Un technicien arrive dans la loge. Mylène se lève, le suit. Dans quelques secondes, maintenant moins d'une minute, elle va se trouver face à Michel Drucker qui, là-bas, sur le plateau, annonce son entrée.

— Elle est française, dit-il. Mais elle est née à Montréal, au Canada, et elle a passé treize ans de sa vie là-bas¹. Elle chante : *Maman a tort*. C'est une chanson qui dit qu'elle adore ce qu'on lui a interdit, petite. Elle s'appelle Mylène Farmer !

Voilà. Ça y est. Sous les applaudissements du public, Mylène Farmer fait son entrée et se met à chanter.

1. Les dates évoquées par Michel Drucker et Mylène Farmer sur le temps qu'elle a passé au Canada ne sont pas précises. Par la suite, elles varieront au cours des interviews, la chanteuse ayant décidé d'entretenir le mystère sur cette partie de sa vie. Il semblerait toutefois qu'elle soit arrivée en France en 1969. (N.d.A.)

Tellement différente de ce qu'elle est aujourd'hui ! Une jeune fille gracile que l'on croirait à peine fardée, sobre – presque sombre. Le sourire est triste. Le pas maladroit. La voix hésitante. C'est à peine si l'on entend ses premiers mots. Puis vient le refrain, plus assuré :

*J'aime ce qu'on m'interdit
Les plaisirs impolis
J'aime quand elle me sourit
J'aime l'infirmière, maman !*

À peine trois minutes plus tard, Mylène Farmer achève sa prestation assise par terre, en tailleur, comme la petite fille dont elle vient de chanter le désarroi amoureux. Galant, Michel Drucker vient l'aider à se relever et l'accompagne sur un siège de bar pour une courte interview pleine d'une apparente candeur.

— Racontez-moi un petit peu. Vous avez grandi au Québec ?

— Oui, j'ai vécu près de Montréal pendant près de dix ans.

— Et vous êtes française ?

— Je suis française et canadienne. J'ai les deux nationalités. Et puis je suis arrivée à Paris et, depuis, j'y vis.

Sourire timide. Un peu triste. Mylène en reste là. Elle ne dira pas combien le retour de sa famille en France à la fin des années 1960 lui a été pénible. Elle n'avait que huit ans, un âge où l'on s'adapte à toutes les situations, pense-t-on. Mylène n'a jamais accepté d'être déracinée.

— Vous avez fait quoi ? poursuit Drucker. Vous avez été mannequin, je crois !

— Oui, pour gagner de l'argent j'ai été mannequin et parallèlement j'ai suivi des études, comme tout le monde.

— Quelles études ?

— Oh, des études ! C'est-à-dire le lycée jusqu'en terminale et ensuite j'ai fait un peu le mannequin.

On ne peut imaginer réponse plus plate. Mais l'animateur s'en contente. Il ne demande pas pourquoi Mylène a arrêté ses études en terminale ni ce qu'elle voulait faire de sa vie. Peut-être aurait-elle expliqué que son premier rêve a été d'enseigner l'équitation ? Elle n'en aura pas l'occasion. À la télé, tout va très vite. Trop vite. La preuve ? On en arrive déjà à *Maman a tort*.

— Et puis cette chanson est arrivée comme ça dans votre vie. Par hasard ?

— Plus ou moins par hasard ! Disons que j'ai rencontré deux personnes qui sont mes producteurs et compositeurs, Laurent Boutonnat et Jérôme Dahan. Ils me l'ont proposée.

Un peu voûtée, pas très à l'aise, Mylène Farmer joue le jeu du mieux qu'elle le peut. Mais, trop intimidée, elle a bien du mal à s'expliquer. Elle devrait dire que, dans son parcours, il n'y a guère de place pour le hasard, justement. Expliquer que sa rencontre avec Boutonnat et Dahan a été un tournant. Conclure en parlant de Bertrand Le Page, son manager. Elle ne le fait pas. Ce serait trop long. Et Michel Drucker ne s'intéresse, semble-t-il, qu'au sens de sa fameuse chanson à scandale.

— Alors j'ai écouté souvent la chanson, mais je n'ai pas tout compris. Vous êtes amoureuse d'une infirmière, c'est ça ?

Mylène Farmer éclate d'un petit rire gêné. Puis elle donne sa version. Elle sait que le public et les médias imaginent que sa chanson est autobiographique. On la croit homosexuelle. Tout cela lui a nui. Et pourtant !

— Écoutez, le sujet de cette chanson me tient effectivement à cœur. Aimer une infirmière, c'est quelque chose qui peut arriver à beaucoup d'enfants qui sont dans des centres hospitaliers et qui n'ont pour maman... disons, que ces femmes qui s'occupent d'eux.

— Oui...

— Elles leur donnent à manger, les bordent dans leur lit, leur font un bisou avant qu'ils s'endorment. Donc elles prennent la place d'une maman. Voilà pourquoi, dans ma chanson, une petite fille dit à sa maman : j'aime l'infirmière. C'est tout.

C'est tout ? Michel Drucker semble peu convaincu. Comme, sans doute, les millions de téléspectateurs devant leur poste ! Mais il ne poursuit pas ses investigations. S'il l'avait fait, peut-être alors aurait-on appris que Mylène voue une tendresse toute particulière aux enfants malades qu'elle va visiter à l'hôpital de Garches, depuis l'âge de quatorze ans.

— C'est un énorme succès, dit-il simplement. Vous allez continuer ou c'est un coup, comme on dit ?

— J'espère continuer ! Là, je vais sortir un prochain 45 tours, et puis après on verra si ça marche.

— Je vous souhaite une longue carrière, mademoiselle Mylène Farmer...

Michel Drucker se tourne vers le public et conclut :

— ... qui vient pour la première fois à « Champs-Élysées » !

C'est terminé. L'interview a duré six minutes et cinquante-deux secondes exactement. Mylène Farmer n'a

rien dévoilé de sa courte vie. Elle n'a fait que renforcer, peut-être à son corps défendant, une image timide et sulfureuse qui aujourd'hui encore lui colle à la peau.

Elle confiera bien plus tard à *Ciné Télé Revue*, à propos de *Maman a tort*: « Je pense que les plus jeunes ont aimé le côté comptine et qu'ils ont utilisé son titre un peu comme un slogan ; d'autres ont aimé son côté tabou ; les derniers enfin se sont dits choqués. Je trouve ça assez stupide, d'ailleurs. Jacques Dutronc a bien chanté *Merde in France* et tout le monde s'est extasié. Personnellement, je me suis contentée de dire que j'aimais les "plaisirs impolis". »

On l'aura compris, rien de scandaleux. Mais cela va contribuer à faire de Mylène une sulfureuse. Elle-même versera de l'eau au moulin de sa propre légende en tournant le clip de *Maman a tort*. En chemise de nuit transparente, elle y psalmodie la chanson devant des enfants fascinés, avant d'être décapitée sur une table. La fin du clip ? Un portrait de Sigmund Freud...

Un peu d'intimité

Choquer. Déranger. Bouleverser. Pour Mylène Farmer, la provocation semble être un mode de communication. « Le piquant de la vie, dit-elle en 1984, c'est de provoquer, quitte à être censurée. » De fait, il est difficile de faire le compte de toutes ses insolences. Un jour, dans un clip qui suscitera un tollé, elle se baigne dans une mare de sang (*Je te rends mon amour*). Une autre fois, des images de loup dévorant une charogne sont superposées à un baiser de vampire (*Beyond my control*). Une autre fois, encore, elle revisite de

manière très crue le thème du viol (*Plus grandir*). Chacun de ses clips est un événement. Chacun de ses concerts un choc pour ses fans. Mylène, qui refuse quasiment toutes les interviews télévisées, apparaît un jour de 1987 sur le plateau de « Mon Zénith à moi » de Michel Denisot en compagnie d'un chimpanzé qui lui mord la main, tandis qu'elle affirme avec le plus grand calme qu'elle « aime la violence » et qu'elle ressent un « plaisir presque sadique à la regarder ». Elle proposera d'ailleurs ce jour-là de visionner un extrait d'une exécution capitale, qui choquera bon nombre de téléspectateurs. Elle affirme également « éprouver de confus plaisirs aux dessins macabres, aime l'esthétique morbide¹ ». Bref, elle semble prendre un plaisir énorme à défier les censeurs en tout genre.

Et pourtant ! Rien ne la prédisposait à fracasser tous les tabous. Et surtout pas une enfance ordinaire aux côtés de parents bien sous tous rapports. La photographe Elsa Trillat, amie intime de Mylène Farmer à la fin des années 1980, avoue que la chanteuse lui aurait dit avoir « déchiré les entrailles de sa mère, Marguerite, au moment de sa naissance² ». Elle laisse entendre également qu'elle aurait « aimé ne pas être née ». Véritable mal-être ? Bien malin qui peut le dire. Ce qui est sûr, c'est que la star voit le jour au sein d'une famille très classique où, semble-t-il, ne se cache ni drame ni secret. Max, le père, est ingénieur des Ponts et Chaussées. Marguerite, la mère, s'occupe de ses enfants. Elle en aura quatre : Brigitte, Jean-Loup, Mylène et le petit Michel. Tout ce petit monde habite, c'est plus

1. *Charlie Hebdo*, juin 1984.

2. Hugues Royer, *Mylène*, Archipoche, 2009.

original, au Canada, puisque Max y travaille le temps d'une longue mission. Mylène ouvre donc les yeux sur un pays au climat rude, à la nature sauvage, raison pour laquelle, peut-être, elle se souvient de son enfance comme d'un « long monologue poudré de neige ». On n'en sait guère plus par elle. Coquetterie ou véritable amnésie ? Quoi qu'il en soit, celle qui a la sensation d'être « née en colère » distille les souvenirs d'enfance avec la plus grande parcimonie. Elle se souvient d'un écureuil tombé du nid. De la douceur du sirop d'érable. De cette neige omniprésente dont elle va, plus tard, faire un symbole dans certains de ses clips comme *Fuck them all*, *Tristana*, ou bien sûr *Désenchantée*. Pour le reste, les années canadiennes, ce sont des « pages effacées », dit-elle dans une de ses rares interviews télévisées, diffusée en 2006¹.

Ses proches ont plus de souvenirs, qui la décrivent comme une enfant des plus normales, « joueuse », « riieuse », auprès d'un couple parental « plutôt attentif à l'éducation de leur progéniture »².

Reste un incident, d'apparence anodine, mais qui a peut-être pesé lourd dans la vie de la jeune Mylène...

C'est Yolande Leberque, sa première institutrice, qui le rapporte³.

— Ce matin-là, dit-elle, Mylène est arrivée en classe en traînant derrière elle une odeur pestilentielle. Je n'y ai d'emblée pas prêté attention jusqu'au moment où deux ou trois petits m'ont répété « ça sent drôle, madame » ! Très vite, ils ont compris que l'odeur

1. « 7 à 8 ».

2. Bernard Violet, *Mylène Farmer*, Fayard, 2004.

3. *Idem*.

bizarre émanait de Mylène. Effectivement, en m'approchant d'elle, j'ai compris de quoi il retournait. J'ai dit aux enfants : « Mais non, cela ne sent rien, vous vous trompez. » Mylène était très mal à l'aise.

Si mal à l'aise que la fillette, pour fuir les quolibets de ses camarades de classe, décide de rentrer chez elle à pied. Mais sa maison de Pierrefonds est située à plus de dix kilomètres de l'école, et elle se perd. C'est la police, prévenue par ses parents affolés, qui finit par la retrouver, errant dans les bois. Elle sent toujours aussi mauvais, et pour cause ! Le matin même, elle a croisé dans le garage familial une mouffette, sorte de putois canadien, qui l'a aspergée de ce liquide nauséabond produit par ses glandes anales. Seule solution pour la désinfecter : la plonger dans un bain de jus de tomate. Un liquide visqueux, de couleur sang, qui, au moins selon certains psychologues, a encore accentué le traumatisme dont elle a été victime. D'où, toujours selon les psys, des « névroses latentes »... Et elle n'a pas encore subi le plus grand de ses traumatismes !

Vrai ou faux ? L'incident, en tout cas, a laissé des traces : elle apparaîtra couverte de sang dans plusieurs de ses clips.

Alors que les années 1970 commencent à peine, la mission de Max Gautier au Canada s'achève. Mylène doit dire adieu à ce pays. Dans le bateau qui la ramène en France, la fillette, qui souffre du mal de mer, passe ses journées à vomir, pleurant sa « belle province ». L'installation à Ville-d'Avray, banlieue résidentielle de l'ouest parisien, la déprime encore un peu plus. L'appartement situé dans une immense résidence en béton, bien qu'entourée de petits étangs, n'est pas très accueillant pour cette petite fille qui laisse derrière elle

un climat glacial mais une maison douillette. Si l'école est à deux pas, et que l'on raconte autour d'elle que ce village a inspiré plus d'un peintre célèbre, Mylène ne semble ressentir aucun bonheur à commencer cette nouvelle vie. Peu importe que ses voisins s'appellent Jean Marais, Jean Cocteau, Jean Carmet ou encore Hugues Aufray – qui habitent le ravissant village de Marnes-la-Coquette, à un kilomètre de là : Mylène se renferme sur elle-même, caressant des idées de suicide. Elle trouve un jour le courage de s'en ouvrir à sa mère.

— Ma fille, lui lance Marguerite, tu es comme la mauvaise herbe, et la mauvaise herbe ne meurt jamais¹.

De quoi transformer la fillette en rebelle ? Quoi qu'il en soit, Mylène aura bien du mal à pardonner à ses parents de l'avoir arrachée à son Éden canadien.

1. *Idem.*